

# Louise Bourgeois, miroir d'une femme et d'une carrière inouïes

Au Grütli, à Genève, le théâtre se repense comme espace de jeu multiple pour offrir différents points de vue sur l'artiste et sculpteure franco-américaine, incarnée par Rachel Gordy dans *Louis(e)*. Une belle manière de mettre les créatrices au centre.

MARDI 25 FÉVRIER 2020 CÉCILE DALLA TORRE



Rachel Gordy, créatrice du spectacle, incarne Louise Bourgeois, en opérant aussi un travail sur la voix. DOROTHÉE THÉBERT FILLIGER

**THÉÂTRE** ► Qui était Louise Bourgeois (1911-2010), l'une des artistes majeures du XXe siècle? Répondre à cette question implique de tendre plusieurs miroirs, comme le faisait la plasticienne, pour obtenir une multiplicité de points de vue sur un même objet – en l'occurrence Louise Bourgeois en personne. Elle a vécu plus longtemps que Picasso, livrant une œuvre elle aussi plurielle et protéiforme, entre sculptures, dessins, installations, etc. Mais on connaît sans doute moins ses créations et sa biographie que celles du maître de *Guernica* – sa renommée est arrivée en tout cas dans la deuxième moitié de sa vie.

Robert Storr, historien de l'art et ami, qui s'est penché sur ses réalisations, insistait sur son «enfance dorée» au sein d'une famille parisienne et bourgeoise. Mais pour la femme sculpteure exilée à New York, et l'enfant qu'elle a été, il y avait un envers du décor, celui d'une maison familiale où la maîtresse de son père faisait figure d'intruse brisant la cellule originelle. Un père qui aurait voulu avoir un garçon et s'amusait à représenter sa Louison par une pelure d'orange dotée d'un pédoncule en guise de phallus. Troublante représentation qui laissa des traces indélébiles.

De ces traumatismes et souvenirs de jeunesse, outre le déracinement aux États-Unis et le sentiment de deuil loin de la France, Louise Bourgeois a tissé ses émotions, lourdes et envahissantes, devenues matériaux d'une créatrice de génie, connue pour ses araignées géantes, ses «cellules» tranchantes comme des guillotines, ses femmes-maisons (tout sauf des *housewives*) ou encore ses représentations de phallus.

## En béret et blouse de travail

De cette vie exceptionnelle, Rachel Gordy (lire notre [portrait](#) du 14 février) s'est saisie pour faire œuvre théâtrale. Sur le plateau du Grütli, un mur de trois mètres de haut, percé d'une porte, cloisonne l'espace de l'atelier (pensé par l'architecte et scénographe Francis Rivolta), divisé en deux parties. Ainsi, selon le côté où le public est placé dans la salle, celui-ci perçoit une réalité différente. Au cœur du dispositif, la comédienne franco-américaine, en béret et blouse de travail à l'image fidèle de Louise Bourgeois, a sculpté de sa propre voix les intonations si particulières de cette artiste féconde, dialoguant avec son franc-parler face à l'historien de l'art (José Ponce), de l'autre côté de la cloison.

Entre eux, le petit Louis, 8 ans, admirablement joué par Sven Devanthéry, nous ramène sur les rivages de l'enfance. Les Mom et Dad de la chanson de Laurie Anderson résonnent dans cette mise en scène pleine de sens de l'Américaine Trisha Leys.

Pour rendre hommage à une femme sculpteure, à l'avant-garde de questionnements artistiques et sociétaux, il fallait que le théâtre se repense aussi comme espace de jeu. Et c'est ce qu'il fait si bien. En tant que tel, il ne prétendra pas rivaliser avec le musée, projetant quelques œuvres seulement de l'artiste – faute de *copyrights* –, laissant ainsi peut-être les non-initiés sur le carreau. Mais *Louis(e)* fait la lumière sur l'artiste-femme qu'était Louise Bourgeois, miroir grossissant de ses sentiments, dont elle n'a cessé de représenter les mille facettes et tiraillements. «Je parle des femmes parce que c'est ce que je connais le mieux», disait-elle. Sa parole a trouvé ici une caisse de résonance sensible et admirable, qu'on se plaît aussi à réceptionner en tant que représentante du sexe féminin.